

Données sur la langue des *Ləyʔorawetʔat* (Tchouktches) et sur son usage

Je dédie ce travail à Youri Rytchéou
Ch. Weinstein

Introduction

« ... Est en train de se dérouler un processus (historiquement explicable, mais qui n'en devient pas pour autant plus attrayant) de réduction de la sphère d'usage de la langue tchouktche, de diminution du fonds de son vocabulaire actif, du nombre de personnes porteuses de la langue... »

G. Tégret. Préface à « Lexique Traditionnel des Tchouktches éleveurs de rennes et /des Tchouktches/ du littoral du District de Providenia ». Anadyr 1995

Les Tchouktches ou, comme ils se nomment eux-mêmes, les *Ləyʔorawetʔat* « Vrais Humains », constituent une petite ethnie d'une quinzaine de milliers de personnes dont environ les deux tiers vivent dans la Région (Okrug) Autonome de Tchoukotka, à l'extrême nord-est du continent eurasiatique, entre les océans Glacial Arctique et Pacifique, face à l'Alaska.

Le terme « tchouktche » serait une déformation du mot *sawsəw* « riche éleveur de rennes », le phonème [s] tendant vers [č] chez les *Ləyʔorawetʔat* de l'ouest, les premiers avec lesquels les Russes sont entrés en contact. Selon le chercheur tchouktche Jəŋenliqej les *Ləyʔorawetʔat* de l'ouest (au nord-est de la Iakoutie) se donnent à eux-mêmes le nom de *suwsey* (Jəŋenliqej 1973). A. Qeryənto fait également mention du mot *suwsin*. Par ailleurs, toujours selon A. Qeryənto, si les autochtones se donnent le nom de « Vrais Humains », c'est par opposition aux faux humains, c'est-à-dire aux esprits malins.

Les Tchouktches pratiquent l'élevage du renne dans la toundra au contact d'Évènes arrivés dans la région au XIXe siècle. D'autres s'adonnent à la chasse aux mammifères marins comme leurs voisins Eskimo. Quelques milliers de Tchouktches vivent en Iakoutie du nord-est et d'autres au nord de la péninsule du Kamtchatka. Les Tchouktches peuplent ces territoires depuis des milliers d'années ainsi qu'en témoignent des fouilles archéologiques, notamment celles du site d'Oust-Belaïa (cours moyen du fleuve Anadyr), ainsi que les pétroglyphes de la vallée de la rivière Pəxtəmel.

La pénétration des cosaques russes en Tchoukotka à partir du milieu du XVIIe siècle ne s'est pas faite sans heurts. Les Tchouktches refusent de verser l'impôt en nature, de se convertir à la religion orthodoxe et d'adopter des noms russes. La tradition orale se fait l'écho de la cruauté de Pavlutski, chef d'un détachement que des guerriers tchouktches anéantissent en 1747 (Bogoraz 1900 : 694). La résistance des Tchouktches, acquis à l'idée de troc équitable, mais étrangers à celle d'un impôt unilatéral, révèle aux Russes un peuple fier et combatif.

Le locuteur dispose d'une grande liberté dans le choix des formes grammaticales. Peut-être faut-il rechercher la cause de ce phénomène dans la dispersion des *Ləɣʔorawetʔat* sur un immense territoire. Pourtant la langue est une et dans l'ensemble on se comprend en quelque lieu que l'on se trouve, qu'on soit éleveur de rennes ou chasseur de mammifères marins. Cette unité tient aux contacts séculaires entre les gens de la toundra et ceux du bord de mer. Elle tient aussi à la culture spirituelle de ce peuple. L'homme fait partie d'un tout sans se considérer comme le centre de l'univers. Il est en communion constante avec la nature, avec les forces de la nature. Les esprits sont omniprésents. Chaque lieu a son esprit qu'il faut respecter et honorer, à qui il convient de faire des offrandes, si minimes soient-elles. Mais il faut se garder par ailleurs des *kelʔet*, les esprits malins qui cherchent à nuire aux humains. Au demeurant les contes notent non sans humour que, dans sa compétition avec eux, l'homme peut berner les esprits malins, présentés comme des êtres mal dégrossis.

Le chamane est l'intermédiaire entre les dieux et les humains. C'est le sage, l'héritier des connaissances accumulées au cours des âges par les hommes. Il donne des conseils, prédit le temps, soigne et guérit, entreprend de grands périple pour ramener un défunt de la contrée des morts. Chez les *Ləɣʔorawetʔat* chaque famille a son chamane. Le chamane est un éleveur de rennes ou chasseur de mammifères marins comme tout un chacun. Il exerce le soir, après son travail, ou les jours de tempête, dans l'obscurité du *yorongue*, la tente intérieure. Chaque demeure, la *yarangue*, tente extérieure, est le lieu du culte familial. Elle a un caractère sacré. On n'édifie pas de lieux de culte communs, pas de temples, pas d'églises. Chez les éleveurs de rennes, le lieu de culte nomadise avec les familles et les troupes.

Il n'est pas non plus de livres de prières valables pour tous. On s'adresse aux esprits par incantations. L'incantation est individualisée par son sujet (chacun invoque les esprits à sa manière, avec ses mots, sa sensibilité) et par son objet (chasse, beau temps, santé, amour, protection du troupeau contre les prédateurs, etc.). La religiosité des *Ləɣʔorawetʔat* est omniprésente dans le temps et l'espace. Elle est faite d'une multitude de petits gestes destinés à se concilier les bonnes grâces des dieux ou à se garder des esprits malins. La religiosité des *Ləɣʔorawetʔat* est étrangère à tout prosélytisme et à tout fanatisme. Les guerres de religion sont étrangères à leur spiritualité, de même que les persécutions religieuses. Les objets sacrés, le feu familial, les incantations ne doivent pas être confiés à autrui. A la disparition d'une famille, ils doivent être brûlés. Pour l'essentiel les autochtones ont conservé leurs croyances, leurs traditions, leur mode de vie jusqu'au XXe siècle.

Etant donné le mode d'implantation très dispersé des *Ləɣʔorawetʔat*, il n'existe pas chez eux de souverain, de structures étatiques, de capitale, de lois écrites. Chaque campement d'éleveurs de rennes, chaque village de chasseurs de mammifères marins, est autonome. Chez les premiers on connaît seulement le maître du troupeau, chez les seconds le maître de la barque. L'un et l'autre disposent d'un pouvoir sur quelques familles, ce pouvoir ne dépassant pas les limites du campement ou du village.

Les règles de vie sont transmises oralement. Les grands-parents et les parents ont la charge de l'éducation des enfants. On transmet à ces derniers les savoirs et savoir-faire, fruits de l'expérience des générations passées. On leur apprend à devenir aptes à vivre et survivre dans les conditions naturelles les plus dures, d'une part la toundra infinie, dangereuse avec ses brouillards, ses blizzards, ses bêtes sauvages, d'autre part l'océan glacé avec ses tempêtes aussi subites que fréquentes. L'homme se sent seul, quasiment impuissant, minuscule dans l'immensité où la mer et la toundra se fondent avec le ciel, et de là naît un sentiment de peur superstitieuse. Pourtant dans ces vastes espaces on respire à l'aise, on ne se heurte à aucun obstacle, on n'est bridé par rien, on jouit d'une grande liberté.

Voici en quels termes Bogoraz (1904-1909 : 732) conclut sa monographie :

« The Russianization of the Chukchee has made no progress at all during the two centuries of Russian intercourse with the Chukchee. The Chukchee kept their language, all their ways of living, and their religion... The first thing brought by the Russians was a request for tribute and war... They (the Chukchee) successfully repelled the first and held their ground in the second; and when the war at least ceased, they preserved intact all their national vigor... Russianization for this nomadic and primitive people would mean destruction and death. »

Jusque dans les années cinquante du XXe siècle, la langue des *Ləχʷorawetʷat* était parlée par tous les membres de l'ethnie, du plus petit au plus grand. Avec l'afflux massif d'Européens vers les années 1960, avec leur présence dans tous les domaines de la vie quotidienne et les nombreux mariages mixtes, avec l'enseignement en langue russe, avec l'attitude paternaliste, voire méprisante des allochtones à l'endroit des cultures locales, l'usage de la langue a reculé parmi les jeunes générations. Des emprunts au russe sont apparus, qui ont coexisté avec des néologismes que la langue créait au départ sans difficulté. Puis, en un laps de temps très court, le russe s'est généralisé dans l'usage quotidien et a supplanté les langues locales. De nos jours l'ethnie des *Ləχʷorawetʷat*, sa culture, sa langue, courent un extrême danger.

« Oui, la situation de ma langue tchouktche maternelle est tragique et catastrophique. La langue dépérit... Il ne reste que très peu de véritables porteurs de la langue... » (Lettre de Youri Rytkhéou du 25/01/2004).

La langue tchouktche appartient à la même famille linguistique que les langues des confins du Kamtchatka : kerek, koriak, itelmène. La langue tchouktche est une, et on ne peut faire ressortir que des variantes locales. Des savants russes, essentiellement Vladimir Bogoraz à la fin du XIXe siècle et dans le premier tiers du XXe siècle (Bogoraz 1922), puis son élève Piotr Skorik (Skorik 1961 et 1977), ainsi que P. Jəŋenliqej (Articles) ont beaucoup travaillé sur le parler des *Ləχʷorawetʷat*. En 1930 des écritures sont créées en URSS pour les langues locales sur la base de l'alphabet latin, remplacé en 1937 par l'alphabet cyrillique. L'écriture tchouktche a été remaniée jusque dans les années cinquante. Elle présente des imperfections. Ainsi l'arrêt glottal est représenté par quatre signes (ᵞ, ʷ, ʷ', -). Autre exemple : les groupes l+a, l+u, l+o sont orthographiés lja, lju, ljo. A titre de curiosité signalons qu'en 1900, Bogoraz représentait le phonème [ə] par douze signes différents (relevé effectué dans le texte N°3 du recueil « Materialy... ». Sankt Peterburg 1900).

V. Bogoraz et P. Skorik ont laissé de considérables descriptions et analyses qui font autorité. Elles constituent une base de travail pour qui veut s'initier à la langue tchouktche. On ne peut manquer de s'y reporter. Cependant ces descriptions riches et variées ne reflètent pas toute la richesse et toute la variété du fonctionnement de la langue, et il semble qu'on ait eu tendance à considérer qu'avec elles tout avait été dit. Une norme de la langue s'est créée, qui s'est imposée avec l'introduction de l'enseignement, de la presse, de la radio et de la télévision. Les correcteurs l'ont privilégiée dans les textes écrits.

Des chercheurs russes, L. Belikov (langue et folklore), A. Joukova (incorporation, études comparées), A. Asinovski (phonétique), S. Sokolov (construction de la phrase) et d'autres ont également travaillé sur la langue tchouktche, ainsi que I. Kulikova-Kəməŋərultəŋə (lexique), L. Qutɣewət (formation des mots et incorporation). Des linguistes étrangers se sont également intéressés à la langue tchouktche (voir « Bibliographie »).

L'étude qu'on trouvera plus loin n'est pas une présentation théorique de la langue tchouktche. Je me propose seulement de poursuivre la description de la langue de façon à aider à sa conservation pour les personnes intéressées, et en premier lieu pour les Tchouktches eux-mêmes. A travers l'examen de textes recueillis à partir de 1900, notamment par V. Bogoraz, et grâce aux réflexions de mes informateurs je me suis attaché à relever des faits de langue non décrits précédemment, à souligner de nouvelles nuances dans leur usage.

Qu'on ne s'étonne pas de l'utilisation faite ici des termes usités dans les grammaires : verbe, nom, adjectif, adverbe, etc. Ces termes recouvrent des réalités relativement faciles à repérer en tchouktche.

Quelques généralités sur la langue des *Ləxʔorawetʔat*

Un phénomène d'harmonie vocalique entraîne le passage au vocalisme dominant (fort) de tout radical ou affixe faible en contact avec un radical ou affixe fort. Les exceptions sont plus nombreuses qu'on ne le pensait (chapitre « Harmonie vocalique »).

Il n'existe qu'un genre grammatical : ənin *son, sa* ; nəmejəŋqin *grand, grande* ; ətlon *il, elle* ; pirinin *il (elle) le (la) prit* (chapitre « Parler masculin et parler féminin »).

Le suffixe -n sert souvent, mais pas exclusivement, de marque du nom au singulier (chapitre « Nom »).

Le suffixe -t n'a pas le monopole de l'expression du nombre. Les affixes de pluriel présentent souvent des nuances lexicales. Ils peuvent parfois se cumuler : ɲilɣə.n *une courroie*, ɲilɣə.t *des courroies*, ɲilɣə.tku.n *des courroies (une entité de courroies)*, ɲilɣə.tku.t *des entités de courroies avec double pluriel*. Un pluriel en -tkun, singulier par la forme, peut s'accorder avec un verbe au singulier ou au pluriel. Le locatif d'un mot en -tkun a une valeur de pluriel : ɲilɣə.tku.k *sur les courroies*. De même pour l'allatif, etc. Ce suffixe -tku- du pluriel intéresse aussi les verbes, les démonstratifs, certains adverbes, le mot rʔenut *quoi, que, quel* (pluriel rʔenutet *des riens, des choses*, rʔenute.tkun, et double pluriel rʔenute.tku.t même sens).

L'accord, par exemple entre un adjectif et un nom, ou entre un nom et un verbe reste parfois facultatif (chapitres « adjectif » et « Verbes »).

Il n'existe pas d'article. Cependant le numéral ənnen *un* et le pronom adjectif qol *l'un, l'autre, un des*, peuvent faire fonction d'articles indéfinis et le suffixe -tʔul *morceau* d'article partitif (chapitre « Déterminants »).

Toutes les parties du discours admettent la postposition d'indices personnels, ce qui les rapproche du verbal et permet à l'occasion de faire l'économie de la copule (chapitre « Syntaxe »).

La phrase est nominative (verbe intransitif) ou ergative (verbe transitif) (chapitre « Verbe »).

Il existe un comparatif et un superlatif du nom et du verbe à côté de ceux de l'adjectif et de l'adverbe (chapitre « Degrés de comparaison »).

La langue tchouktche compte de nombreux gérondifs (chapitre « Gérondifs »).

Des gérondifs et des participes se substituent fréquemment aux formes fléchies du verbe (chapitres « Gérondifs » et « Participes »).

La langue des *Ləxʔorawetʔat* réunit des traits caractéristiques des langues analytiques, flexionnelles, avec de fréquents phénomènes d'affixation (dont de nombreux affixes lexicaux) et de combinaison de radicaux.

Une langue analytique

La phrase peut se présenter sous forme de juxtaposition d'unités autonomes : nominaux, adjectifs, adverbes, adjectifs pronoms démonstratifs, adjectifs pronoms possessifs, pronoms personnels, verbaux, subordinants, coordonnants, numéraux, négations.

Jep ətlon n.əppəl.ʔew wa.ma ɣe.wʔi.line.t ətla ənkʔam ətləɣə.n
Encore pers3sg adv.petit.adv être.gér passé.mourir.3pl mère.abs et père.abs
Son père et sa mère étaient morts alors qu'il était encore petit (litt. *encore il petitement étant, moururent mère et père*).

Une langue flexionnelle

Flexion verbale : le sujet du verbe intransitif se met à l'absolutif. Le verbe de la construction transitive inclut en général la marque du sujet (l'actant A qui est à l'ergatif) et celle de l'objet (le patient P à l'absolutif remplace alors l'accusatif d'autres langues) :

Moryənan mət.nu.rkəne.t wen.ɣalya.t (Jatɣəryən 53)
 Pers1pl/erg A1pl.manger.présent.P3pl domestique-canard.pl.abs
Nous mangeons des canards domestiques.

Flexion nominale : elle comprend, si l'on reprend la tradition de Bogoraz et de Skorik, l'absolutif, deux comitatifs, l'ergatif-instrumental, le datif-allatif, l'ablatif, le locatif, l'essif. Bogoraz (1937) n'évoque pas l'orientatif. L'ergatif-instrumental et l'ablatif ont aussi une fonction de prolatif ou vialis. Il existe d'autres formes de comitatif. Seul l'absolutif a un pluriel.

Après Jəŋenliqej pour qui l'essif n'est pas un cas, Volodin émet des doutes concernant les comitatifs (Volodin 1997). Skorik conteste sans donner d'explication l'idée de l'existence d'un similaris avancée par Jəŋenliqej (Skorik 1977 : 314) :

ʔəttʔə.mil nə.tewla.qen (Terəqə 168)
Chien.sim dur.se secouer.3sg
Il se secouait comme un chien.

Il n'existe pas de génitif. Pour l'expression des compléments du nom la langue a élaboré de multiples solutions (chapitre « Flexion nominale »). Parmi elles la possibilité de redoubler le cas de la flexion, ou celle d'user du locatif ou de l'adjectif possessif ou encore de l'adjectif relationnel. Dans la phrase ci-dessous le nom propre Tintinəne au locatif est complément du nom ətləxək lui-même en fonction de complément de nom :

Tintin.ə.ne ətləxək mənɣ.epə ejmin.nin qemeŋə (Terəqə 133)
 Nom propre.é.loc père.loc main.abl (A3sg).prendre.P3sg plat.abs
Il prit le plat des mains du père de Tintin.

Le paradigme de la flexion nominale s'étend à l'adjectif, au démonstratif, au participe, à la négation qəɾəm.

Les noms de personnes, qui peuvent prendre à tous les cas un infix facultatif de pluriel, ont une flexion légèrement différente. Les éléments incorporés se trouvent à l'état de radical, ce qui permet de faire l'économie de leur déclinaison.

Les postpositions et adverbes postpositions (parfois antéposés) de lieu et de temps reçoivent souvent des affixes de la flexion (chapitre « Postpositions »).

Affixation, agglutination

Les affixes jouent un rôle de premier plan. On compte au bas mot une cinquantaine de préfixes, plus de deux cent cinquante suffixes et environ quatre-vingts circonfixes, sans compter les affixes de la flexion verbale. Nombre d'affixes sont polyvalents : le suffixe d'adjectif relationnel -kin/-ken est commun à toutes les parties du discours, verbe compris (chapitre « Adjectif Verbal »); le circonfixe ɣe-/lin marque non seulement un des passés du verbe, mais aussi un comitatif, ainsi que la possession. Les affixes de la déclinaison se retrouvent dans la formation de certains gérondifs, qu'ils soient verbaux, nominaux, adjectivaux ou adverbiaux.

Le circonfixe comporte deux éléments qui se placent de part et d'autre du radical (ou des radicaux en cas de combinaison). Il entre dans la formation d'adjectifs, d'adverbes, de gérondifs, de comparatifs, de conjonctions, de négations. Il se rencontre aussi dans la flexion nominale et verbale. Le locuteur dispose de nombreux affixes lexicaux qui fonctionnent notamment en parallèle avec des verbes de même sens (tejkək verbe *faire* et circonfixe te-/ŋ- de sens *faire*).

Le locuteur peut combiner, selon son gré et pour un usage momentané un radical (ou deux ou plusieurs) avec un ou plusieurs affixes (intensifs, mélioratifs, péjoratifs, lexicaux). Pour qualifier cette affixation libre, facultative, dont dispose le locuteur en fonction de la nuance qu'il veut ajouter (ou des nuances qu'il veut combiner), P. Skorik a utilisé le terme d'agglutination.

La combinaison d'affixes peut avoir des conséquences inattendues. Ainsi l'addition des affixes -lye-intensif et -ηηο- inchoatif change un passé en un futur (chapitre « Affixation, agglutination »).

Incorporation

Le locuteur peut combiner, selon son gré, pour un usage momentané, et dans un ordre parfois surprenant, deux ou plusieurs radicaux. Pratiquement toutes les unités autonomes ont la possibilité de se combiner (chapitre « Incorporation »).

On peut associer flexion, affixation et incorporation :

Ŋeekke.qej ətləɣ.e nin.imti.qin ɣ.οη-enaɣ.ma (Weqet 4)

Fille.af/petit.abs père.erg A3sg.porter.P3sg com.bois-charge.com

Le père portait sa petite fille avec sa charge de bois.

Ŋeekke.qej affixation (suffixe diminutif), ətləɣ.e flexion nominale (ergatif), nin.imti.qin flexion verbale (présent ou passé duratif), ɣ.οη-enaɣ.ma incorporation de radicaux (οη- *bois* et -enaɣ-*charge*) et flexion nominale (comitatif ɣ-/ma).

Participes et gérondifs

Les participes font fréquemment office de prédicats dans des propositions dépendantes et indépendantes (chapitre « Participes ») :

Ivini.lʔə.n *chassant, le chasseur* et aussi *il chasse, il chassait* (-lʔə.n du participe).

Pere.jo *qui a été pris, celui qui a été pris* et aussi *il a été pris* (-jo du passif).

Il existe de très nombreux gérondifs affirmatifs et négatifs. Ils expriment les temps passé et simultané, la manière, le but, la cause, la concession, etc. Comme les participes certains d'entre eux peuvent faire fonction de prédicats dans des propositions indépendantes. Ils peuvent s'incorporer. Ils sont souvent polysémiques.

Teɣr.e *en lançant le harpon* (teɣr.ək *lancer le harpon*).

Em.inisɣətet.e *du fait qu'elle s'étonnait* (inisɣətet.ək *s'étonner*).

Apəlmarken.masə *bien qu'il soit indisposé* (epəlmerkit.ək *être indisposé*).

A.kamaɣra.ke.ɣtə *afin qu'il ne bouge pas* (kamaɣra.k *bouger*).

Taη.pere.η *on peut le saisir* ou *de façon à pouvoir le saisir* (piri.k *saisir*)

ʔaqa.ηalqewə.η *on ne peut y prendre place* (ηelqiw.ək *prendre place sur un traîneau, dans une barque*).

Des gérondifs nominaux, adjectivaux et adverbiaux, qui se présentent avec des affixes analogues à ceux de certains gérondifs verbaux, permettent entre autres possibilités de rendre la possession et l'état (chapitre « Gérondifs »).

Les auxiliaires

Les auxiliaires occupent une place importante dans la phrase.

Ainsi le verbe *wak être* peut changer un adverbe en adjectif :

ʔeqopə walʔən ɲeɲnə *une montagne abrupte* (litt. *une abruptement étant montagne*),

Il peut changer un adverbe négatif en adjectif :

Ewətrəke walʔən atən *une blessure invisible* (litt. *une invisiblement étant blessure*, circonfixe négatif e-/-ke,

Ils permettent d'utiliser comme épithète un pronom personnel adverbialisé :

ʔorawetlʔat temurəɲe walʔət *des gens semblables à nous* (litt. *tels que nous étant*),

Ils permettent d'utiliser comme épithète un pronom personnel (ici à l'orientatif) :

Ənəkəɲjit walʔən ɲewəsqet *une femme à son goût* (*selon lui étant /une/ femme*),

Ils permettent d'utiliser un comparatif comme épithète :

Majəɲkə walʔən qlawəl *un homme plus grand* (litt. *plus grand étant /un/ homme*).

L'auxiliaire entre dans la formation d'une phrase négative :

Luɲ.sisew.e it.ɣʔi

Gér/nég. *comprendre*.gér/nég aux.passé3sg

Elle ne comprenait pas (litt. *ne comprenant pas elle était*).

L'auxiliaire itək *être* est porteur des marques de mode, temps, personne, nombre.

Associé à un gérondif, le verbe auxiliaire insiste sur le déroulement de l'action :

Kətɣəntə-pere.ta rən.nin qoraɲə (Belikov 199)

Adv/*courant-rattraper*.gér (A3sg).aux.P3sg *renne*.abs

Il a rattrapé le renne à la course (on suggère une poursuite mouvementée. Sans auxiliaire on énonce un simple constat de l'action).

L'emploi de l'auxiliaire est obligatoire avec le suffixe lexical -jɣut (*dire de, prier de, ordonner de*) :

E.pəlqəntet.ki.jɣut ɣ.ine.ntə.lin e.təɲesʔə.ke (Uwauwa 10)

Nég.*revenir*.nég.gér passé.P1sg.aux.A3sg nég.*fleur*.nég

Elle m'a ordonné de ne pas revenir sans fleurs.

Certains adverbes spécifiques ne s'utilisent que suivis d'un auxiliaire avec lequel ils s'unissent en un verbe composé. L'adverbe est porteur de sens, l'auxiliaire prend sur lui les indices de mode, temps, personne, nombre. Ci-dessous l'ensemble wejmenu ləɲək *offrir l'hospitalité* (auxiliaire ləɲək) :

Pəkɪt.lʔe.n wejmenu ne.lɣə.n (Weqet 60)

Arriver.part.3sg adv/*offrir l'hospitalité* A3pl.aux.P3sg

On offrit l'hospitalité à l'arrivant.

La phrase

A côté de nombreux subordonnants, la subordination par affixation est très productive. Le locuteur peut associer les deux procédés.

Une simple pause, marquée à l'écrit par une virgule, peut servir de coordonnant, de même que le nom ou le pronom personnel suivi du coordonné : ətri ɲewʔen *lui et sa femme* (litt. *ils femme*) (chapitre « Syntaxe »).

Nous avons dit plus haut que la phrase pouvait se présenter sous forme de juxtaposition d'unités autonomes. A côté de cela, on trouve des phrases qui illustrent la faculté de créer des unités linguistiques et phrases nouvelles par affixation et combinaison de radicaux :

Rʔa-meɣseratə.ŋŋo.ɣəɣən (Z. Taɣrəŋa)

Quel-travailler.inch.dév.abs

Quel travail commencer ? (litt. quel-travailler-commencement ?)

Na.joʔo.rʔo.mək (Jatɣəɣən 3/96)

A3pl.tempête.inch.P1pl

La tempête de neige nous a surpris (litt. ils nous ont surpris de tempête).

Le verbe joʔo.rʔo.k se déchaîner (pour la tempête) est intransitif. L'adjonction du circonfixe na-/mək (na- reflète l'agent 3pl et -mək le patient 1pl) en fait un verbe transitif.

Ra.ŋawtəŋ.ŋ.ə.sqew.ə.lʔe.ɣəm (Belikov 114)

Af/tenter.se marier.af/tenter.é.af/venir.é.part.1sg

Je viens tenter de me marier.

Lewtə-lqut.ɣʔi (Weqet 46)

Tête-lever.passé3sg

Il leva la tête (litt. il tête-se leva).

Qol itɣʔi ʔətwəlʔatə.nw.ək ləɣe.majŋ-aŋqa-ɣtəjɣə.rʔo.sɣat.ɣʔe (Kəmʔətwaal 56)

Un jour chasser.dév.loc ints.grand-mer-vent.inch.ints.passé3sg

Un jour sur les lieux de chasse un violent vent marin se déchaîna.

L'élément ləɣe.majŋ-aŋqa-ɣtəjɣə.rʔo.sɣat.ɣʔe peut constituer une phrase à lui seul.

Qol məla.ŋŋo.tewenaŋa.lʔə.n (Kəmʔətwaal 27)

L'un d'eux se briser.inch.rame.part.3sg

L'un d'eux avait une rame qui commençait à se briser.

Le participe nominal rend l'idée de possession : tewenaŋalʔən *il a* (ou *avait*) *une rame*.

Le seul élément məla.ŋŋo.tewenaŋa.lʔə.n constitue une phrase de sens *il avait une rame qui commençait à se briser*.

Ənqen oorke.sqew.jo.lqəl murɣin (Loolʔə *La vieille femme-kelə*)

Dém ramasser du bois.af/aller.passif.af/devoir poss1pl

Ceci est la chose que nous devons utiliser pour aller ramasser du bois (litt. ceci est notre devant être allé ramasser du bois).

(Ənqen) taŋ.qora-kwot.jo.lɣən (Loolʔə. *La vieille femme-kelə*)

(Dém) af/pouvoir.renne-attacher.passif.af/objet

(Ceci est) la chose à quoi peut être attaché un renne.

(chapitres « Affixation » et « Incorporation »).

De 1993 à 2002 j'ai effectué chaque année de longs séjours à Anadyr (Tchoukotka) où les *Лэҕораветлэат* m'ont toujours fait bon accueil. Je n'avais au départ aucune notion de leur langue qui n'est pas enseignée en France. Si par exemple, à Paris, l'INALCO propose un enseignement de nombreux parlars du monde, aucune langue des populations minoritaires de Russie ne bénéficie d'un enseignement à part entière. A Anadyr j'ai commencé par suivre les cours de langue tchouktche à l'école d'instituteurs aux cours d'Irina ҕарҕолһауәт, puis l'écrivain Weqet est venue me proposer de traduire son roman « Tanojҕajkotlэат » (tanojҕ- *peau de phoque*, ajkol *litérie*, suffixe -лэат- *ceux qui ont*. Soit : *ceux qui (n')ont pour literie (que) des peaux de phoque*, autrement dit *les miséreux*). En traduisant ce texte phrase par phrase avec l'aide de Nina Bulitovna Emelianova (Тәһатваал), amie de Weqet et éminente pédagogue, j'ai pu découvrir ce peuple, son mode de vie, un pan de son histoire et m'initier à sa langue. Le roman de Weqet a été publié en 1999 aux éditions Autrement sous le titre « Peaux de phoque », précédant la sortie en 2000 de la traduction du roman de ҕомруҕе *Eleveurs de rennes*, et d'autres publications. J'ai assez peu voyagé à travers la Tchoukotka en raison du caractère onéreux et irrégulier des vols intérieurs, et aussi de la nécessité de recevoir le feu vert des autorités pour le moindre déplacement. Au cours des années suivantes j'ai continué de recueillir des données sur la langue à travers la traduction de centaines de récits, mythes, contes, etc. En mars et mai 2010 les éditions L'Harmattan ont publié « Parlons Tchouktche » et « Récits et Nouvelles du Grand Nord ».

Que mes informateurs Тәһатваал (Emelianova N. B.), ҕарҕолһауәт, Iukum, Kawәһауәт (Belitchenko M. I.), Kәmҕәjet, Nutekew, Nuwano, Qeryәnto, Qeryәtwaal, Qutyewәt, Ranҕawһауәт (Bondarenko I. I.), Тәһантоһау, Wәkwәraytәҕәryәһа, ҕомrәtyewәt, dont l'aide m'a été précieuse, trouvent ici l'expression de mon extrême gratitude (voir « Auteurs, informateurs et bibliographie »). Je sais particulièrement gré à Kәmҕәrultәһe (Kulikova I. V.) qui a bien voulu revoir et corriger les présents articles. Je suis très reconnaissant à mon épouse Zoia Weinstein-Tagrәһа qui a toujours répondu à mes questions avec un sens aigu, inné de sa langue. Que Vincent Bénet, de l'Institut des Langues et Civilisations Orientales, qui, avec beaucoup de savoir faire et de dévouement, a fait en sorte que ce travail paraisse, accepte lui aussi le témoignage de ma profonde reconnaissance.

Je saurais gré à mes informateurs et aux autres locuteurs de la langue tchouktche, au cas où ils relèveraient des erreurs dans l'exposé de mon matériau, de me faire part de leurs remarques. Je me ferais un devoir d'en tenir compte. Charles Weinstein